

La ville de Saba

Al-Risala, 21 mai 1934

L'homme de lettres français Malraux était endormi comme s'il eût été éveillé, ou éveillé comme s'il eût été endormi, et vous n'y trouverez rien d'étrange; car le sommeil des écrivains accomplis est une veille, puisqu'il est empli de rêves qui peuvent, en vérité et en précision, en fécondité et en fertilité, atteindre un rang que la réalité elle-même n'atteint que rarement. Et la veille des écrivains est un sommeil, car ils y sont détournés des vérités possibles et réelles qui les entourent par tout ce dont s'emplit leur tête de ces chimères et de ces illusions, qui se rapprochent tant de leurs âmes qu'elles semblent en faire partie, et s'éloignent tant de leur portée qu'elles semblent pareilles aux étoiles, dont les hommes s'émerveillent de la proximité et qu'ils convoitent et vers lesquelles ils aspirent, et dont ils s'affligent de l'éloignement, cherchant à les atteindre et se réjouissant d'y parvenir, et endurant, pour y parvenir, l'effort le plus violent et la peine la plus rude.

L'homme de lettres français Malraux était donc endormi comme s'il eût été éveillé, ou éveillé comme s'il eût été endormi. Il se trouvait dans l'une de ces douces heures que les écrivains passent à jouir de deux teintes de la vie à la fois: l'une mêlée, agitée, pâle — la teinte de la vie réelle — et l'autre claire, nette, éclatante — la teinte de cette autre vie qu'ils vivent parmi les chimères et les illusions. Et le voilà ainsi occupé, quand apparût une belle femme, éblouissante de beauté, exquise de charme, étrangement vêtue, telle qu'il n'en avait jamais vu de semblable parmi les beautés de Paris ou les charmeuses des autres villes européennes qu'il avait visitées, ni même parmi les images et les gravures qui transmettent aux hommes ce que la mémoire de l'histoire ancienne, moyenne et moderne a conservé des traits, des formes et des atours des belles femmes.

Elle lui apparaissait de loin, et à peine l'apercevait-il qu'il la perdait de vue, et à peine y songeait-il, après l'avoir perdue, qu'elle lui apparaissait de nouveau; à peine la regardait-il qu'elle s'évanouissait, et à peine reprenait-il sa pensée vers elle qu'elle se montrait à nouveau. Et lorsqu'elle lui apparaissait, elle emplissait l'air autour de lui d'un parfum et d'une senteur tels qu'il n'en avait jamais ressenti de pareils parmi tous les parfums, artificiels et naturels, les senteurs des jardins et celles des forêts, qu'il eût jamais connus; et lorsqu'elle s'évanouissait, ce parfum

s'en allait avec elle, hormis un faible reste qui tremblait dans l'air, comme le faible reste d'un rayon d'espoir. Et ainsi l'âme de l'homme de lettres français Malraux s'attachait à ce faible reste de parfum, comme elle se laissait ravir par cette belle et splendide figure qui apparaissait et s'évanouissait avec la rapidité d'un éclair.

Si cette vision était apparue, de cette manière, à un homme comme vous ou comme moi tandis qu'il dormait, elle l'eût réveillé; ou si elle lui était apparue tandis qu'il était éveillé, elle eût chassé de lui toute illusion et toute chimère, et l'eût poussé vers une vie violente et en alerte, voisine de la folie. Mais elle n'est apparue ni à vous, ni à moi; elle n'est apparue qu'à l'homme de lettres français Malraux. Et cet homme de lettres possède un pouvoir envoûtant — à ce qu'il semble — qui lui permet de résister à la vérité qui réveille les dormeurs, et de résister à l'illusion qui endort les éveillés, et de se maintenir dans un état entre les deux états, une position entre les deux positions; de sorte qu'il est endormi comme s'il était éveillé, et éveillé comme s'il était endormi. Cet enchantement qui était le sien l'a appelé à lui, et cet enchantement l'a aidé à demeurer sur la frontière entre les deux royaumes: le royaume de la veille et le royaume du sommeil — le royaume de la réalité trompeuse, où s'agitent des gens comme vous et moi, et le royaume de la chimère véridique, où s'agitent les écrivains et les poètes.

Et il demeura ainsi à contempler cette génie, respirant son parfum chaque fois qu'elle lui apparaissait, puis se raccrochant à ce qui restait de sa senteur et se perdant dans son image chaque fois qu'elle s'évanouissait; comme si cette génie avait voulu se jouer de l'écrivain une heure du jour ou une heure de la nuit — et combien souvent les djinns se jouent-ils des fils des hommes! Mais l'homme de lettres français Malraux était d'une telle habileté et d'une telle adresse, d'un tel envoûtement et d'un tel tact, qu'il parvint à son tour à se jouer de cette génie rusée et habile, et à la contraindre à lui livrer son secret et à lever entre eux les voiles qui les séparaient.

Il est fort probable que l'homme de lettres français Malraux ait appris cet art, par lequel il séduit les djinns, d'un simple sport — que nos propres écrivains et poètes feraient bien d'adopter et de pratiquer eux-mêmes — le sport de la pêche dans les rivières et les ruisseaux. Car ce sport exige une patience longue, très longue même, et un tact et une précision que les autres sports exigent rarement; le pêcheur peut demeurer sur la rive du ruisseau de très longues heures, attendant sa prise, qu'elle vienne ou non, sans jamais, en tout cas, désespérer.

L'écrivain Malraux demeura dans cet état qui était le sien, entre les deux états, et dans cette position qui était la sienne, entre les deux royaumes; et la génie continuait à lui apparaître, et il l'accueillait, et à s'évanouir, et il la poursuivait, jusqu'à ce qu'elle se lassât de cette patience qui était la sienne, et s'irritât de cette constance qui était la sienne, et désespérât de jamais l'effrayer ou de se jouer de lui; alors elle vint se tenir non loin de lui et fixa sur lui un long, long regard, qui, l'eût-elle fixé sur un homme comme vous ou comme moi, lui eût empli le cœur de terreur et l'eût poussé tout droit à la folie — mais l'homme de lettres français Malraux tint bon devant sa belle apparence et son long regard, la contemplant, souriant avec calme, et ne lui disant rien du tout.

Et elle se mit à s'approcher de lui, prolongeant son regard sur lui, tandis qu'il demeurait ferme, imperturbable, fixe, immobile, jusqu'à ce qu'elle fût assez proche pour un échange confidentiel, et elle lui demanda, dans une langue étrange dont il n'avait jamais entendu les sonorités, mais dont il comprenait le sens comme il comprenait le sens du français quand on le lui parlait. Elle l'interrogea dans cette langue étrange, et avec un sourire non moins étrange que la langue elle-même, disant:

«Qui es-tu? Je suis apparue à bien des gens comme toi, depuis des dizaines de siècles, et je les ai effrayés complètement, à travers leurs générations et leurs milieux divers, et leurs degrés variés de savoir et d'ignorance, d'étourderie et d'intelligence, au point que j'en suis venue à tenir l'effroi des hommes pour l'un des plaisirs les plus faciles, chaque fois que je suis libre des tâches sérieuses qui m'imposent tant de peine et de labeur. Dis-moi, qui es-tu? Il n'y a nul mal à ce que tu me répondes en français, car je le comprendrai de toi, tout comme toi, maintenant, tu comprends de moi cette langue himyarite, que nul, parmi les hommes, ne parle plus de nos jours, et dont vos savants trouvent pénible la lecture et l'interprétation, ainsi que la déduction des règles et des principes. Dis-moi, qui es-tu, ô jeune homme que je n'ai su ni effrayer ni jouer?»

L'homme de lettres français Malraux dit, regardant cette génie avec calme et le sourire aux lèvres:

«Non — dis-moi plutôt, toi, qui tu es? Car ce n'est pas moi qui te suis apparu, mais toi qui m'es apparue; ce n'est pas moi qui t'ai remarquée, mais toi qui m'as remarqué; ce n'est pas moi qui me suis approché de toi, mais toi qui t'es approchée de moi; et je n'ai tenté de t'ensorceler ni par un regard, ni par un mot, ni par un geste, ni par un parfum. Il ne te sied

donc pas de m'interroger, c'est à moi qu'il sied de t'interroger. Et pourtant je ne t'ai pas interrogée, jusqu'à ce que tu m'interroges la première; et pourtant je suis capable, si je le voulais, de te dispenser de répondre, et de te laisser poursuivre ton chemin; car nombreuses sont celles comme toi qui m'apparaissent, et nombreuses sont les fois où je leur ai parlé et où elles m'ont parlé! Et si je devais manquer à te connaître et à entendre de tes nouvelles, j'ai déjà connu, avant toi, d'autres visions, dont je puis reprendre la compagnie quand il me plaît, leur racontant les nouvelles des vivants, et recevant d'elles les nouvelles des morts.»

La génie dit — ou la vision dit:

«Comme vous êtes présomptueux, vous autres hommes! Vous êtes faibles, de la plus honteuse des faiblesses, et pourtant la ruse fait de votre faiblesse une force, de votre impuissance une puissance, et de votre ignorance un savoir. Dis-moi, jeune homme, qui es-tu? Sinon, je suis fort capable de te nuire.»

Il dit:

«Non — dis-moi plutôt, toi, qui tu es, et sache avec certitude que tu n'as aucun pouvoir de me nuire en quoi que ce soit; je suis au contraire capable, si je le voulais, de fermer la porte entre toi et moi, et de trancher tout lien entre toi et moi. Et quoi de plus aisé que de m'en aller de ce côté, et de me retrouver dans le royaume de la veille, où il n'est ni illusion ni chimère — ou de ce côté, et de me retrouver dans le royaume du sommeil profond, où les rêves ne peuvent ni s'approcher ni trouver aucun chemin?»

Elle dit:

«Je te vois, malgré ta force, intelligent et habile; tu excelles dans le dialogue et sais comment couper toute issue à tes adversaires et à tes interlocuteurs. Je ne puis que conclure que tu es un djinn ayant pris forme humaine, et je ne puis que conclure que nous pourrions nous entendre, pour nous jouer ensemble de tous les hommes, comploter contre eux tous, et les tromper tous, l'espace d'une heure du jour, ou d'un jour de la semaine.»

Il dit:

«Que dis-je — des mois entiers d'une année entière, que dis-je, une année entière parmi de longues années; dis-moi donc qui tu es, et je te

dirai qui je suis. Et sache, dès maintenant, que je déteste effrayer les hommes et me jouer de leur esprit; car l'homme véritablement exceptionnel est celui qui excelle à se jouer de l'esprit de ses contemporains, et s'il parvient, de surcroît, à se jouer de leur imagination, de leurs espoirs, de leurs mains et de leurs bourses, alors c'est véritablement un homme de génie. Dis-moi donc qui tu es, et je te dirai qui je suis; car il me semble que cette heure pourrait bien avoir, dans la vie des hommes, quelque importance.»

Elle dit, souriant largement:

«Je le pense aussi. As-tu donc entendu quelque chose de l'histoire de ce royaume dont la renommée a rempli les livres de récits et d'histoire?»

Il dit:

«Quel royaume veux-tu dire? Car que de royaumes dont la renommée a rempli les livres de récits, de littérature et d'histoire!»

Elle dit, avec une pointe de coquetterie:

«Et cette senteur qui emplit l'air autour de toi, qui manquerait de t'étourdir, n'étais-tu un homme exceptionnel qui ne connaît nul chemin vers l'étourdissement, ne te dit-elle rien?»

Il dit:

«Si, vraiment! Elle me dit que tu es venue de nuit depuis l'Orient; car je n'ai jamais connu de senteur pareille, sinon dans les livres de récits et d'histoire. Ne serais-tu pas venue du pays du Yémen, ce pays dont ont parlé les anciens comme les modernes?»

Elle dit:

«Tu m'as devinée; je suis une génie de la terre du Yémen, venue me jouer de quelques gens d'Occident, et chercher pour les djinns yéménites quelque proie; et je t'ai capturé.»

Il dit:

«Non — c'est plutôt toi qui es tombée entre mes mains. De quelle contrée du Yémen es-tu venue?»

Elle dit:

«De cette grande ville que gouvernait jadis cette grande et antique reine.»

Il dit:

«La reine de Saba?»

Elle dit:

«Elle-même!»

Il dit:

«Et sur quoi pourrions-nous nous entendre?»

Elle dit:

«Sur ceci: que nous nous jouions un peu des hommes, puis que nous leur accordions, ensuite, une belle compensation pour ce jeu.»

Puis la conversation entre eux se poursuivit, et s'interrompit, puis reprit encore, et s'interrompit à nouveau; puis, un matin, les gens s'éveillèrent pour découvrir que l'homme de lettres français Malraux traversait Le Caire, dans un avion construit expressément pour lui, et séjourna au Caire un jour et une partie d'un autre, puis le quitta; puis, quelques jours plus tard, le télégraphe annonça qu'il avait découvert la ville de Saba en moins de neuf heures! Il avait volé depuis Djibouti, traversé la mer, puis poursuivi sa route jusqu'au Désert Vide (Rub' al-Khali); et sa compagne la génie l'avait précédé et lui avait fixé un rendez-vous dans cette belle capitale, et lui avait tracé, avec précision et fidélité, l'itinéraire qu'il devait suivre.

Lorsqu'il parvint à son rendez-vous, il photographia de la ville ce qu'il photographia; il ne descendit pas jusqu'au sol, mais sa génie s'éleva vers lui, et lui montra les plus beaux paysages, les plus propres à séduire les hommes et à envoûter leurs esprits. Puis il retourna à Paris, où la nouvelle l'avait déjà devancé. Et les gens se partagèrent, quant à toute l'affaire, entre le doute et la certitude; alors il écrivit des articles, donna des conférences, publia quelques photographies; et les savants, pour leur part, niaèrent tout — et quoi de plus aisé pour les savants que de nier? — tandis que ceux qui n'étaient pas savants crurent tout — et quoi de plus aisé pour les non-savants que de croire?

Puis la nouvelle voyage d'Europe en Amérique, traversant l'océan pour l'atteindre, et le Nouveau Monde est plongé dans le trouble; et voici

que tout le programme s'est réalisé: les gens furent émerveillés, puis troublés, puis convaincus, puis entraînés; et ce fut le jeu avec les esprits, puis avec l'imagination, puis avec les mains, puis avec les bourses. Ainsi, lorsque viendra le mois de novembre, l'expédition traversera l'océan, puis traversera la mer également, puis s'enfoncera dans le désert. Et combien il y a, dans le désert de l'Arabie du Sud, de vestiges de villes anciennes que les hommes connaissent, et de villes qu'ils ne connaissent pas du tout!

Et qui sait! Peut-être cette génie qui apparût à l'homme de lettres français Malraux tiendra-t-elle sa promesse et respectera-t-elle son engagement, accordant aux savants qui ont nié et aux non-savants qui ont cru une ville antique, riche en vestiges, qui les dédommagera justement du jeu auquel ils sont, en ces jours, soumis.

Il ne faut point reprocher aux écrivains cette vie qui est la leur, qu'ils passent parmi la chimère et l'illusion, écoutant en elle les récits des djinns et des démons, et poursuivant en elle leurs espoirs et leurs désirs; car cette vie est délicieuse en elle-même, tant pour les écrivains eux-mêmes que pour les gens lorsqu'ils en entendent les nouvelles. Elle est, de plus, souvent féconde et productive: elle commence par le rêve, l'illusion et l'espoir, et s'achève dans la veille, la vérité et la certitude. Il ne faut point reprocher aux écrivains cette vie qui est la leur; il faut plutôt souhaiter à nos écrivains et à nos poètes une vie semblable, emplie de l'illusion, de chimère et d'espoir, et emplie aussi d'élan, de sérieux, de labeur, et de la patience à endurer l'effort, et à endurer la moquerie et la dérision tout particulièrement.